

# J'écris surtout pour les marginalisés

## Nathalie Stephens

Numéro 92, mai 1997

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/41893ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

### Éditeur(s)

Les Éditions l'Interligne

### ISSN

0227-227X (imprimé)

1923-2381 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

### Citer ce document

(1997). J'écris surtout pour les marginalisés : Nathalie Stephens. *Liaison*, (92), 14–15.

# j'écris surtout pour les marginalisés nathalie stephens

Née à Montréal, d'une mère francophone d'origine séfaraïte et d'un père britannique, l'écrivaine nathalie stephens a grandi à Toronto où elle continue de vivre en se consacrant, autant que possible à plein temps, à l'écriture. Deux de ses recueils de poèmes, **hivernale** et **This Imagined Permanence**, ont été publiés en Ontario, le premier aux Éditions du GREF, le deuxième par Gutter Press. Un troisième ouvrage, **Colette, m'entends-tu ?**, sortira cet automne, aux Éditions Trois, à Montréal. nathalie stephens répond aux questions de Marguerite Andersen.

*Qu'est-ce que tu écris en ce moment ?*

Un roman : **Le Dortoir de l'indiscrétion**. Un texte épars, apocalyptique, presque sans paroles, plein de violence, de sexualité. J'essaie de trouver à travers tout cela la possibilité d'une beauté, d'un espoir. Ne parlons pas de trame ou de personnages. Chez moi, c'est le thème qui constitue le fil conducteur auquel toutes les scènes s'accrochent.

*À te lire, je me dis que ton français est assez châtié. Est-ce parce que tu écris et en anglais et en français que tu es si attentive à la langue ?*

J'emploie une langue plus littéraire que parlée, sans doute parce que je l'ai, en partie du moins, apprise dans les livres. Le français que je parle est un français très réfléchi. Mais de toute façon, parler, c'est pour moi une chose difficile, que ce soit en anglais ou en français. Les mots ne me viennent pas facilement, Je n'ai jamais ingéré les formules quotidiennes, les expressions cou-

rantes, les proverbes, les mots à la mode, j'y connais rien. Je pense parfois que je vis dans un monde complètement à part.

*Et tu te rebelles contre l'autre ?*

Pour moi, écrire est un acte d'insurrection. Je pense que la langue est contrainte par toutes sortes de règles, de formules soit patriarcales soit presque fainéantes. On risque tout le temps de tomber dans un usage trop facile, trop familier, mort en quelque sorte. Alors, oui, je me rebelle.

*Contre le bon usage, me semble-t-il.*

Voilà. On ne se questionne plus et alors les mots tombent en place. Moi, je demande plus que cela à la langue. Quant à ma thématique et aussi quant à ma vie, oui, je suis rebelle. Je mets en scène ce dont on ne veut pas entendre parler dans la société *mainstream*. Sensualité de femme, amour entre deux femmes, ça choque et ça fait peur.

*Tu dis que tu lis surtout les classiques. Comment se fait-il que ton écriture soit si moderne ?*

(Rire) Mais je suis de cette époque !

*Quelles sont les œuvres que tu lis ?*

Colette, évidemment. Sarraute, Duras, Jeanne Hyvrard. Et chez les anciens, Racine. **Phèdre** me tourmente en ce moment, ce combat entre la raison et la passion.

*Ta façon de mesurer ton rythme, tes vers, tes pages, tout est foncièrement classique. Il n'y a jamais de débordement chez toi. Quel âge as-tu ? Vingt-six ans ? Et tant de mesure ?*

Je ne veux absolument pas gaspiller les mots. Mon but est une écriture très ciselée qui réussisse à évoquer l'émotion recherchée. Je cherche les phrases qui disent sans gaspiller.

*Là, tu tombes en plein dans le classique, dans la litote, l'art de dire le plus en disant le moins.*

C'est aussi une façon pour moi de me dissimuler, de donner de moi sans toute me donner.

*Écrire en français ou en anglais, tu vois des différences ?*

Le français semble plus ouvert à l'expérimentation. En anglais, je me sens parfois prise par des formes, des scénarios usés et fatigués qu'il faut mettre de côté pour pouvoir passer à autre chose. À mon avis, c'est relié à la façon de se tenir, à la fameuse réserve de l'anglophone. Et puis, en France, la culture a toujours été tellement importante ! L'art et la littérature sont pour les francophones une partie intégrante de la vie. Et même si l'on veut pour une multitude de raisons se dissocier de la France, ce respect de la culture continue de nous habiter. Montréal est peut-être économiquement en crise, mais il y a un foisonnement culturel extraordinaire.

*Écris-tu pour les lesbiennes ?*

J'écris pour les lesbiennes, oui, mais surtout pour les marginalisés. J'écris pour rendre à un monde devenu bien terne un peu de ses couleurs. Et pour les gens passionnés de littérature, de mots, les gens qui aiment travailler en lisant. Je n'écris pas pour les paresseux, les amateurs de télévision.

*À quoi peut-on reconnaître un texte lesbien ?*

(Rire) Je n'en sais rien ! On en revient au questionnaire habituel, à savoir est-ce qu'un texte lesbien doit être écrit par une lesbienne ? Est-ce qu'il doit forcément montrer deux femmes en train de s'aimer ? Je dirais

plutôt qu'un texte lesbien est un texte marginal parce que pour créer un tel texte, il faut en quelque sorte être située en dehors de la réalité. Les femmes et surtout les lesbiennes n'ont pas la permission de vivre une vie pleine. Nicole Brossard dit que les femmes existent en dehors de l'écriture, que la langue n'a pas été créée pour elles.

*La langue des femmes et des lesbiennes est-elle forcément féministe ?*

Si écriture féministe veut dire mettre en scène la réalité des femmes opprimées, oui. Mais là, on s'aventure dans la discussion de la politique dans l'art. À quel point l'art doit-il être politique ? Je ne sais pas.

## XXVIII

**Je voudrais me déplier dans tes bras, au risque de manquer d'originalité, quand l'envie me prend, dans le métro à l'heure de pointe, au fond d'un bar pour straights. Adolescente, je t'aurais clouée à mon casier à la pause et personne n'aurait bronché, en classe j'aurais glissé ma main sous ta jupe et tout au long de l'été j'aurais anticipé la rentrée. Poète, je t'aurais évoquée sans référence au passé, je t'aurais désirée tout simplement, sans analyse, sans crainte des retombées, mais pour l'instant, Je te présente mon corps, graves-y ton histoire, ce sont tes mots sur ma langue et le désir d'exister. Dans le jardin de mes rêves, pas besoin de rêver, le présent s'abstient de toute responsabilité.**

*extrait de COLETTE, M'ENTENDS-TU ?  
à paraître cet automne  
aux Éditions Trois, Montréal*

*Peut-on s'empêcher d'écrire par rapport à une conviction ?*

Non. Mais la conviction ne doit pas devenir une contrainte.

*Dans hivernale, tu fais une autre distinction. Tu dis qu'il faut éviter de confondre amour et intimité.*

Je parlais alors d'amour physique. En fait, on peut très bien se donner physiquement sans pour cela donner de soi, tandis que l'intimité exige la vulnérabilité, le partage et une certaine honnêteté au niveau des émotions. L'amour physique non plus ne restera pas toujours physique, mais il peut quand même y avoir des murs, des distances. Il faut dire que la femme, à force d'encaisser des blessures et des violences au niveau de sa sexualité, apprend à se dissocier, à quitter le corps. Ce qui rend possible des liens forts mais malhonnêtes.

*Je perçois chez toi une très grande sagesse. Vis-à-vis de l'écriture, mais aussi vis-à-vis de la vie. Tu choisis tes mots, tes amis et même ta nourriture sagement, avec prudence.*

Je n'ai pas toujours été comme ça. Tu sais, dans ma vie, tout est paradoxal. J'adore la ville, et j'ai besoin de silence. Il ya des jours où je ne quitte pas la maison. J'aime savoir qu'il y a tant de monde et je m'enferme, seule, chez moi. Et puis j'écris pour rejoindre les autres.